

# **Prologue à la nuit.**

## Chapitre 1.

C'est bizarre ces matins qui se veulent rester brumeux dans ma tête. Je me sens parfois comme n'arrivant jamais à émerger vraiment de mon sommeil. Ce matin est l'un de ces matins mais en pire ; un peu comme lorsque je fais une sieste trop longue et que je demeure par la suite, dans un état désagréablement vaseux.

Je regarde par la fenêtre ; il fait beau dehors. J'observe avec insistance la rue. Quelque chose me surprend mais je n'arrive pas à saisir ce que c'est. Je me frotte les yeux et m'étire en une mémorable pandiculation. Ma main droite s'attarde sur ma barbe naissante en de légers et brefs va-et-vient. Je me dirige vers la salle de bain, il faut que je me rase. Je suis si vaseux que je suis parfaitement incapable de savoir ce que je me dois de faire aujourd'hui. Quel jour sommes-nous déjà ? Nous sommes le week-end certainement. Je revois Yann me souhaiter un bon week-end... Oui c'est cela, nous sommes samedi... à moins que... non, nous sommes dimanche ; oui c'est cela, nous sommes dimanche. Sacré Yann ! Pour lui, la vie prend un sérieux virage. Il est fraîchement promu responsable du département de recherche et développement du célèbre C.R.C.B (*Centre de Recherche Cybernétique et Biologique*) ; de plus, le projet qu'il pilote et dont il est à l'origine, est sur le point d'aboutir. J'en ignore parfaitement la teneur, mais Yann est surexcité. Il ne cesse de me répéter qu'il va révolutionner nos sociétés et nos modes de vie. Là, peut-être s'emballe-t-il quelque peu... Les tests sur les animaux sont tous concluants et cela fait dès lors un bout de temps qu'il a commencé les tests sur l'homme. Il utilise des prisonniers, des malades condamnés, pour tenir le rôle de ses principaux cobayes humains. Il paraît qu'il s'agit de quelque chose d'énorme, d'un progrès colossal... Je ne vois pas ce que cela peut-être mais je ne peux

empêcher ce sentiment d'appréhension qui me tenaille les entrailles, chaque fois que nous abordons le sujet ou même chaque fois que je ne fais qu'y penser. Peut-être est-ce la crainte de l'inconnu ? Peut-être suis-je curieux et cette crainte serait générée de ma frustration à ne rien connaître de ce projet, hormis sa progression ? Il me laisse une impression étrange, un peu comme celle laissée par un réveil douloureux ; oui douloureux ; un peu comme l'est mon éveil de ce matin...

## Chapitre 2.

Je sors de mon appartement. Je l'aime bien mon appartement. Il n'est pas grand et j'y ai mes nouveaux repères. Depuis mon divorce, je me suis reconstruit dans la fuite. Je suis parti loin de mon ancienne vie. J'ai tout plaqué ! Avant je travaillais dans... Oh ! Et puis cela n'a pas d'importance ; ni d'ailleurs de quoi je vis actuellement ! Ce qui est important en revanche, c'est que je me trouve dans la rue, sur le pas de ma porte, alors que je ne sais absolument pas si je me suis rasé ou non. Ai-je fait mes ablutions ? Suis-je seulement habillé ? Oui ! Je le suis ! Ouf ! Je ne me souviens pas de cette partie de ma mise en route. Peut-être étais-je trop préoccupé par mes pensées interrogatives. Je suis dehors et regarde la porte d'entrée de mon immeuble. Je ne la reconnais pas. Ils ont dû la changer cette nuit... Je n'ai jamais vu cette énorme porte coulissante. Je n'ai jamais vu non plus, que l'on changeait les portes des immeubles, nuitamment...

La rue continue de m'interpeller. Elle est calme, trop calme. Qu'est ce que c'est que ce calme ? Il m'est inconnu. Il est là comme un intrus. Il me fait du mal car je ne l'attendais pas. J'aime le bruit de la ville ; il me rassure. À la campagne, j'aime le silence ; j'y vais précisément le chercher. En ville, il est inopportun ! Il n'a rien à y faire !

Ce matin la rue est silencieuse, agressivement silencieuse. Mais j'y suis ! Voici ce qui me turlupine depuis que j'ai regardé dehors, par la fenêtre de mon appartement, tout à l'heure ! Il n'y a pas un véhicule de garé, d'ailleurs la rue est vierge de toute trace au sol, délimitant quelque zone de parking que ce soit. Je vois un bus passer. Il roule assez vite. Je le vois passer ! Je le vois passer mais ne l'entends quasiment pas ! À peine un sifflement ! Serait-il mû par un moteur électrique ? Et puis quelle allure ! Sa vitesse, oui bien sûr mais également son aspect ! Il me fait penser à un immense ballon de rugby auquel on aurait rajouté

des hublots. D'où sort ce bus ? Où sont les gens ? Suis-je le seul piéton ce matin ? Visiblement oui et ça m'inquiète ! Vient s'ajouter à mon anxiété, le fait que je ne respire pas très bien. Je me fais l'impression d'être sujet à quelque insuffisance respiratoire. Pourtant, je ne suis pas asthmatique. Je marche lentement, afin de ne pas m'épuiser ; depuis quand Paris se situe-t-il en hautes montagnes ? Sûrement ai-je une petite défaillance passagère des globules rouges...

Tous les immeubles se ressemblent ; il n'y a pas une seule maison bourgeoise, si imposante puisse-t-elle être. Je le remarque mais ne m'en étonne pas davantage. Seule en moi, une part se trouve être surprise de ce manque d'étonnement...

Un homme arrive à ma hauteur. D'où débarque-t-il ? Je ne l'ai pas vu venir. Je ne suis décidément pas réveillé ce matin. L'homme est blafard, cachectique et tordu. Il me fait penser à du bois vermoulu. Il s'adresse à moi.

– Tiens ! Un résistant comme moi ! Que ça me touche ! Nous sommes si rares à présent.

Je ne suis résistant de rien du tout ! Il débloque ce type ! Qu'est ce qu'il est étrange et laid ! Il n'a plus une dent et sa langue semble presque lisse, comme dépourvue de papille gustative ! Je reste interloqué, benêt, mâchoires serrées et contractées et lui réponds donc via un formidable silence, doublé d'un air qui se veut certainement des plus abrutis. L'homme hausse les épaules et passe son chemin, en maugréant je ne sais quels phonèmes ; certainement des noms d'oiseaux. Tiens ! Les oiseaux ! Je n'en ai vu encore aucun...

Je me retourne et observe mon étrange et fantomatique résistant de je ne sais quoi. Il claudique, il diminue puis disparaît au loin, dans l'horizon troublé. Je ne sais pas où je vais et je m'en fiche ; j'y vais. Je cherche mon petit troquet habituel, enfin je le crois. Ce matin je ne suis sûr que d'une chose ; je ne peux garantir de rien. Peut-être devrais-je rentrer de suite chez moi, prendre une nouvelle et bonne douche bien fraîche. Peut-être me réveillerais-je enfin correctement ? Où est-ce que j'habite déjà ? Les rues ont toutes bougé cette nuit. Je la retrouverai bien tout à l'heure. Pour le moment, il me faut sortir de cette

camisole de torpeur, il me faut boire mon café chez mon ami Franck. Il me semblait pourtant me trouver dans la bonne rue. Je n'aperçois pas sa terrasse. Je n'aperçois d'ailleurs aucune terrasse ! Je ne discerne pas davantage d'enseigne ! Tiens ! Encore un bus ! Il pourrait apprendre à conduire ! Il m'aurait bien renversé ! Le temps de me reculer sur la chaussée afin de mieux appréhender les façades de droite comme de gauche, et le voici qui déboule de son léger sifflement reptilien, se confondant à une brise d'orage dépourvue de la moindre fraîcheur. Tout juste ai-je eu le temps de me rapprocher du trottoir ! Du trottoir... Il n'y a pas de trottoir ! Deux bandes de béton de couleur claire se trouvent être à l'aplomb des immeubles. La chaussée est noire, comme une bande magnétique. Elle me donne mal au crâne. Elle libère en ma tête une myriade d'abeilles affolées. Je suis vraiment mieux à l'aplomb des bâtiments ! Là, le mal de crâne s'estompe ; il ne disparaît pas complètement mais quelque peu. Je repense au bus. Je suis certain qu'il n'a pas de pare brise ; ni avant, ni arrière ! Il n'a donc pas de chauffeur ? Seuls les gros hublots de côté, ont délivré des regards interrogateurs et rougis, provenant de visages gras et diaphanes. Il fait chaud et j'ai de plus en plus de mal à respirer correctement.

### Chapitre 3.

Mes maux de tête reprennent du poil de la bête, il me faut un café, c'est urgentissime. Je décide de rentrer dans le premier bâtiment qui se présente. Il s'agit d'un bâtiment d'habitation visiblement. Son entrée est close et dispose d'un clavier muni de boutons circulaires numérotés de 1 à 250. Au-dessus dudit clavier, trône un magnifique écran plat incrusté dans la pierre de taille. Le grand luxe ! On ne se refuse rien ! Sûrement des V.I.P. résident ici ! J'appuis sur le bouton numéro un. L'écran s'allume. Le visage blanc crémeux d'un homme, enfin me semble t-il, apparaît.

– Bonjour, je ne suis pas là pour le moment, je suis au travail ; repassez vers 18h00 ce soir ou bien laissez-moi un message.

La gravité de la voix me tend à penser qu'il s'agit bien d'un mâle.

Un message enregistré sur vidéo ! Trop fort ! J'appuis sur d'autres boutons, à l'aveuglette et toujours le même scénario. J'abandonne. Je décide d'essayer à nouveau sur un autre édifice mais cette fois-ci, je m'éloigne afin d'améliorer mon carma.

Il fait chaud ; très chaud ; étonnamment et bizarrement chaud ; d'autant qu'il n'est vraiment pas tard et que nous ne sommes qu'en mars. Je remarque au passage, que toutes les bâtisses sont équipées de façon similaire mais déjà, cela ne m'étonne plus. Je change de rue. Celle qui se présente à moi est complètement différente. Elle est exactement pareille ; exceptés les immeubles qui ressemblent à des tours de verre et disposent tous d'une enseigne lumineuse, éclairée et aveuglante, même en plein jour ! Ce sont à priori, des immeubles d'entreprises. Je sonne à l'enseigne : T.C.A.S.I (*Traitement et Conditionnement de l'Alimentation Sérumisée Injectable*) ou L'ISF CT (*pour la version*

*anglaise.*) Je ne comprends rien à ce charabia et n'ai jamais entendu parler de cette boîte... Sûrement est-ce normal, en cette baroque matinée...

Quand je dis, je sonne, je dois avouer à mes lecteurs que le terme est imprécis. En réalité, je m'adresse à un écran plat. Il n'y a aucun bouton mais je remarque que lorsque je m'approche de l'écran noir, un micro stylisé apparaît. J'en déduis donc que je suis invité à m'exprimer. Je remarque également, une bande horizontale micro perforée au bas de l'écran, certainement les enceintes. Une voix semblant être féminine, apparaît simultanément à un visage exsangue, ingrat d'être trop gras, édenté et pourvu d'une langue visiblement étroite et lisse.

– Bienvenue chez Tcasi. Welcome to the ISF CT. Pour les livraisons, c'est derrière le bâtiment ; secteur sud-ouest, tunnels A, B, C ou D, suivant votre marchandise, comme stipulé sur votre carte de livraison. Êtes-vous un nouvel employé ? Parlez-vous le français ?

– Non. que je lui réponde benoîtement.

– Comment ça non ? Vous parlez français visiblement !

– Oui... que je bredouille déconcerté. Seulement, je ne suis pas livreur...

– Et bien qui êtes-vous alors et que désirez-vous ? Il ne faut pas rester dans la rue comme cela monsieur ! Il faut prendre le magnékraft !

Qu'est ce que ça peut lui foutre que je sois à pieds ou en magnémachin ?

– Le quoi ? lui fais-je pantois.

– Le magnékraft, monsieur ! Êtes-vous sourd ? j'en vois justement un qui arrive derrière vous. Vous n'allez pas me faire croire que vous n'êtes jamais monté dans un magnékraft ? me réprimande-t-elle, visiblement impatiente.

Je me retourne donc et quelle n'est pas ma surprise, alors que je me fais sermonner par cette pimbêche, d'assister à ce spectacle qui s'offre à moi, à deux bâtiments plus au nord ! Il m'apporte l'éclairage nécessaire à la compréhension des propos de la harpie. Un bus ballon de rugby s'arrête devant une tour de verre. Un tube télescopique s'en déploie et vient épouser hermétiquement

l'ouverture du sas de l'immeuble. Les gens qui sortent du bus ou bien qui y rentrent, ne sont jamais en contact avec l'extérieur !

Comme un automate, je lâche les premiers mots qui me viennent.

– En fait, je suis un peu déboussolé ce matin... Euh ! Mais j'ai rendez-vous avec quelqu'un...

Je sue abondamment. Quelle chaleur ! Je cuis littéralement. Et puis, comme est insolite cette impression de recul disproportionné que j'ai, au regard des évènements, depuis mon réveil ; laquelle impression de distance est paradoxalement jumelée au sentiment d'une angoisse sous-jacente et prégnante. La grosse femme ne me regarde plus. Elle s'est tournée vers ce qui me semble être l'une de ses potentielles collègues.

– Il a des dents ! lui affirme-t-elle, dans un ton frisant l'hystérie.

– Non ! Tu me charries ! Fais voir !

Un autre visage apparaît, se penchant à l'écran. Il est semblable à sa voisine ; seule la couleur des cheveux, diffère ; enfin, cheveux, si toute fois la filasse qu'elles ont sur le crâne, peut mériter cette appellation...

– Entrez dans le sas monsieur ! me dit la nouvelle interlocutrice.

J'avance alors sous le porche. Une énorme porte vitrée s'ouvre dans un bruit pneumatique. J'avance encore de quelques pas ; l'énorme porte vitrée se ferme derrière moi dans le même bruit pneumatique. Je sens de l'air frais. Comme je respire mieux ! Le sas est en légère surpression. Ils ne veulent certainement pas que l'atmosphère extérieure ne pénètre en leurs locaux. Mon mal de tête qui devenait nauséeux semble s'estomper jusqu'à disparaître parfaitement.

Une double porte, vitrée également, s'ouvre à nouveau mais discrètement celle-ci. Je me trouve à présent dans ce qui semble être un hall d'accueil. C'est curieux, toutes ces mini-voiturettes qui sont là, sagement parquées sur la moquette grise à liserés rouges, du hall ! Une porte se coulisse à une vingtaine de mètres à ma droite. Une chose informe vient à ma rencontre, juchée sur l'une de ces curieuses voiturettes. Je reconnais sa face. Il s'agit de la femme de l'écran.

Elle est suivie de près par sa collègue ; j'ai presque envie de dire, par sa congénère...

Je retiens un haut-le-cœur. Elles sont difformes, blêmes voire crayeuses, édentées, et il se dégage de leurs yeux, autant d'intelligence que de ceux d'un crustacé.

Elles se consultent du regard, l'air benêt et déconcerté.

– Qui êtes-vous monsieur et que voulez-vous ?

– Je suis Arnaud Duvivier. J'ai rendez-vous avec...

Je réfléchis rapidement et donne alors le premier nom qui me vient ; celui de mon meilleur ami :

– J'ai rendez-vous avec monsieur Yann Leguelec.

Là, je m'attends à une réaction du type. "Nous sommes désolées monsieur mais nous ne connaissons personne répondant à ce nom... et patati et patata..."

Quelle n'est pas ma surprise quand elles me répondent en chœur et sur un ton se voulant sarcastique !

– Monsieur est un plaisantin ! Vous avez ainsi rendez-vous avec Yann Leguelec ? Il m'a fallu un petit moment pour comprendre la plaisanterie, car on ne le nomme plus ainsi depuis des lustres. Cette bonne blague ! Vous devez alors être vraiment très très vieux !

J'ai du mal à soutenir leur image, j'ai peine à contenir ma répulsion.

– Ah ! Mais j'y suis ! ajoute l'une d'elles. Vous êtes du satelvision ! C'est une caméra cachée ! C'est pour ça le coup des fausses dents ! Mais qu'est-ce que vous êtes maigre ! surenchérit l'autre. Êtes-vous malade ?

Qu'est ce qu'elles me font avec mes dents ? Et puis 90 kilos pour 1,85 mètres ; je ne fais pas vraiment maladif ! Elles sont tarées !

Tiens ! Je suis en colère. C'est surprenant ce manque soudain de recul. Mon angoisse elle, s'accroît ainsi que mon écoëurement.

Je me ressaisis et décide de tenter de les bluffer. Je suis visiblement un élément festif dans leur journée qui semble des plus mornes. Elles ne semblent pas être débordées de travail et n'ont pas l'air si méfiantes ; ni très vives.

- Vous avez gagné. Je viens faire un papier sur votre société.
- Pour le satelvision ? braillent-elles en chœur.
- Bien sûr ! fais-je sans me dégonfler mais quelque peu pris de court et surtout ne comprenant strictement rien.
- Pour quelle unité ? Pour quel réseau ? Pour quel canal ?
- Vous voulez dire ; pour quelle chaîne ?

Elles pouffent de nouveau de rire.

– Pour quelle chaîne !!! Ah que vous êtes drôle ! Ah ! Mais oui, c'est vrai que vous êtes très très vieux ! dit l'une des grosses femmes, en se tordant sur sa voiturette.

J'affecte de rire et les aide à penser que je les taquine.

- Alors ! Vous représentez quel canal, de quel réseau, de quelle unité ?

Non mais quel charabia ! Je suis coincé ! À moins qu'en les prenant de revers...

– Là, c'est vous qui êtes drôle ! fais-je en tâchant de rire le plus franchement possible. Vous n'allez pas me faire croire que vous ne le savez pas ! Hein ! Tout de même...

Elles se regardent gênées puis la collègue de la fille d'accueil reprend.

– Encore un reportage sur la Tcasi ! Il est vrai que nous sommes de loin la compagnie la plus importante au niveau mondial... et pour cause...

Je ne réponds rien. Peut-être sont-elles en train de me sonder ? Je me contente de sourire bêtement.

– Par quoi voulez-vous commencer ? me lancent-elles, comme un seul homme ; enfin, comme une seule femme ; enfin comme un seul je ne sais pas vraiment quoi...

## Chapitre 4.

– Et bien, nous pourrions commencer par présenter les locaux. À ce propos, où se trouve la cafétéria ? Je prendrais bien un petit noir bien tassé.

Elles me dévisagent, défaites et n'entendant visiblement rien à ce que je leur demande.

– Et bien... Le réfectoire... pour manger quoi...

– Le sustentoire ! Décidément, vous êtes incorrigible ! Nous allons vraiment finir par croire que vous êtes séculaire ! Un vrai hominien ! plaisantent joyeusement les boules sur voiturettes. J'ai terriblement envie de les étrangler et de visiter tout ce merdier sans elles.

Je me ressaisis de nouveau et enchaîne, le plus droit possible dans mes chaussures.

– Bien sûr le sustentoire ! J'adore plaisanter. Le courant passe bien entre nous.

Il me plait à vous taquiner.

Les stéatopyges à tablier en guise de ventre, rosissent et semblent comme fondre.

– Prenez un autoporteur. me proposent-elles. Ça ne vous gêne pas, ces fausses dents ?

Je réponds que non, que j'aime camper mes personnages à outrance. Elles me prennent pour un doux illuminé.

Je comprends que l'autoporteur est la voiturette. Je ne sais absolument pas comment piloter ces trucs là. Il n'y aucune commande d'apparente. Je décide de biaiser.

– Comme vous l'avez compris, nous avons décidé, l'équipe éditoriale et moi-même, de donner un côté ludique, bon enfant, voire un peu rigolo à notre reportage. Un peu de légèreté en notre grisaille ne peut pas faire de mal.

Les deux employées de la Tcasi acquiescent. Elles semblent ravies ; ne comprenant pas tout mais ravies. Elles ont toutefois un sérieux avantage sur moi, car moi, je ne comprends précisément rien à ce début de journée de fou que je vis depuis l'aurore ; et il me semble que, pour l'heure et contre toute attente, surtout pour un anxieux comme je le suis, je m'en contrefiche comme jamais...

Là, chers lecteurs, vous vous dites : "Oui, et son angoisse alors ! Comment peut-il être angoissé et paradoxalement se balancer royalement de nager en ces eaux troublées d'une parfaite et totale incompréhension ?"

Ce à quoi je m'empresserais de répliquer que la réponse est dans la question. Effectivement, je me débats dans l'étau de deux sentiments antinomiques : la légèreté et l'inquiétude. C'est le paradoxal système, si cher à Laurent Voulzy. Vous, chers lecteurs, vous connaissez Laurent Voulzy et cela me rassure. Les deux donzelles me faisant face, n'en ont certainement jamais entendu parler.

Je poursuis mon entretien en feignant de ne rien connaître, ce qui m'est aisé vu que je ne connais réellement rien.

— Alors mesdames, expliquez-moi le fonctionnement de cet engin. Faites comme si vous aviez affaire à un amnésique à qui il faut tout réapprendre.

Les deux femmes jubilent à en claper des mains.

L'une d'elles s'exécute. Elle s'extrait difficilement de sa voiturette. Elle se met debout, ce qui semble pour elle, n'être vraiment qu'une position très transitoire et ponctuelle.

— Et bien cher ami, fait-elle en se rapprochant de l'autoporteur, vous vous asseyez sur le fauteuil de l'engin et vous laissez reposer votre tête sur l'appui-tête prévu à cet effet. La connexion U.2C.S.B. (*Universal Cervical Control Serial Bus*) s'effectue d'elle-même et hop ! Le tour est joué ; vous pouvez prendre le contrôle de l'autoporteur.

La voici, chers lecteurs, mon angoisse qui se croît à m'en geler l'épine dorsale, à m'en perler de glace le front. Ce que je vois m'assoit. Un rai de lumière bleu vif et ténu, émane de l'appui-tête pour pénétrer dans le crâne de la grosse dame.

Elle effectue un lent va-et-vient de son buste afin que cela puisse être visible ; car en l'exécution classique de ce mouvement, la connexion est parfaitement imperceptible.

Surtout, ne rien marquer de mon ahurissement, de mon effroi...

Je lui demande de m'expliquer le fonctionnement de cette connexion.

– Oui, si vous voulez mais ça n'a rien à voir avec l' ISF CT, enfin, la Tcasi. Ces autoporteurs sont standards et sont les mêmes, partout sur le globe. Alors... lâche-t-elle visiblement quelque peu excédée.

– Souvenez-vous ! Le ton ludique de l'émission...

Et à ce moment, elle déballe. Elle étale cette technique qui me place le cœur au fond de la gorge. L'humain présentant la caractéristique géniale, depuis si longtemps qu'elle ne peut la situer dans le temps, de posséder un cervelet pourvu d'une entrée "naturelle" U.2C.S.B. L'Homme peut ainsi contrôler l'ensemble de la technique qui l'entoure...

Je renonce à lui réclamer davantage d'explication. Je sue et dois être aussi blanc qu'elles deux. Je m'éponge rapidement du revers de la manche. Sans réfléchir aux conséquences, je m'assieds sur la voiturette ou plus exactement, je m'y affale, tant mes jambes ne me portent plus. Ma tête vient rapidement au contact du dossier ; aucune connexion ne s'établit. C'est compréhensible, mais que je suis soulagé ! J'ai eu peur un instant d'être lobotomisé. Je me lève prestement et prétexte préférer persister à camper mon personnage. Il me faut donc marcher debout ; à l'ancienne. Il me faut également camoufler le tremblement de mes jambes. Elles me fixent, un sourcil remonté, l'œil interrogatif, voire suspicieux. Elles acquiescent dans un sourire que je perçois comme une morsure de vipère.

– Tu veux bien t'occuper de monsieur ? fait la femme de l'accueil à sa collaboratrice. Il faut tout de même que je retourne à la réception. Je vous laisse en de bonnes mains. dit-elle à mon endroit.

Elle s'en retourne à son bureau, dans le roulement muet de son autoporteur.

## Chapitre 5.

– Et si nous commençons par le sustentoire ! s'écrie presque mon interlocutrice.

– Bien sûr ! fais-je faussement enthousiaste, mussant difficilement mon malaise.

Elle m'entraîne dans un énorme et vertical tube de verre ; il s'agit de l'ascenseur du personnel. Je me penche car le plafond est bas. Forcément, il est conçu pour transporter des personnes assises, en voitures ! Alors il n'est pas haut mais en revanche, il est large.

Tandis que nous entamons notre ascension, je peux à loisir contempler de gigantesques lettres d'acier, fichées sur le démesuré mur de pierres blanches nous faisant face. Elles représentent le nom de la boîte : *Tcasi* sur la droite, *ISF CT* sur la gauche, avec centrées en dessous, les initiales : *L. Y.* Je ne m'en préoccupe guère. Je crois que pour le moment, rien ne me préoccupe plus vraiment. S'il est des jours où il faut pratiquer la procrastination de son lever, ce matin était de ceux-là.

Nous entrons dans une gigantesque pièce qui ressemble à une bibliothèque universitaire de la vieille époque. Des rangées parallèles de longues tables sont disposées avec à intervalles réguliers, à peu près tous les mètres, des bornes bizarres. Elles me font penser à des pompes à essence, sans y ressembler réellement. Ce sont des cylindres jaunes d'environ 2 mètres de haut, pour un diamètre d'environ 50 centimètres, munis d'une durite qui semble rétractile.

– Voici donc le sustentoire ; tout ce qu'il y a de classique, hormis peut-être tous les distripodes qui ont été changés intégralement, il y a six mois. Il s'agit là du dernier modèle : le distipode DTP HPF7. (*the High Precision Flow Distripod. The seventh generation.*) me raconte-t-elle le plus naturellement du monde.

Je renonce à poser quelque question que ce soit. J'ai du mal à fabriquer de la salive. Mes tempes me chauffent abominablement. Ma vue arrive à se troubler par intermittence. Je remarque cependant que les tables ne sont visiblement pas conçues pour s'y sustenter ; elles sont équipées de sortes de chevalets et ressemblent plutôt à des bureaux high-tech. Je ne peux me résoudre à ne pas solliciter de nouveau mon accompagnatrice.

– Ne devrait-on pas y manger ici ? On dirait plutôt que l'on y fait de la musique...

– De la musique ! Quelle horreur ! Ah mais vous êtes vraiment terrible vous !

– Et les chevalets... fais-je, quasi aphone.

– Ah ! Les repose-rôlécrans. Et bien quoi ? Ils servent à poser les rôlécrans des usagers ; leur roller-screen quoi... Oui c'est vrai, il faut tout vous dire ; l'amnésie... Concept bizarre... Enfin... Donc les usagers, pour ne pas perdre de temps, lors de leur sustentation qui n'excède guère les dix minutes, ont tout le loisir de se connecter à leur rôlécran. Le rôlécran ou roller-screen, est l'ustensile de base de tout citoyen. Il s'agit d'un écran portatif qui se roule et sert au travail comme au divertissement. L'utilisateur peut se brancher directement dessus via sa connexion U.2C.S.B. ou bien, il a la possibilité de le connecter à l'une des sorties U.2C.S.B. de son autoporteur. Il se retrouve donc directement connecté à son rôlécran, via son autoporteur, puisque étant déjà branché à son autoporteur... Le rôlécran est entièrement encéphalo-contrôlé ; il ne comporte pas la moindre touche ; il n'est pas tactile car n'ayant nul besoin de l'être ; il est quasi indestructible et inusable. Il fonctionne à l'énergie neurologique. Il n'est donc jamais en panne... C'est assez pénible de répéter ce que tout le monde sait. Votre émission n'intéressera personne... Enfin...

– Détrompez-vous ! fais-je sous le joug d'un éclair de génie. Je ne devrais pas vous le dévoiler mais il s'agit d'une émission ludique et didactique destinée au plus jeune. Elle tend à vanter les qualités et l'importance de votre compagnie, tout en leur brossant le portrait rapide de la société dans laquelle ils grandissent.

Je suis plutôt fier de moi, sur ce coup là. Il y a encore dix secondes, j'ignorais parfaitement que j'allais sortir cette réplique salvatrice.

– Ah ! Soit ! Vu sous cet angle, je saisis mieux. me rétorque "bibim dame" comme soulagée. Mais passons au plus important ; notre activité ! enchaîne-t-elle devenue soudainement enthousiaste. Ne prenez-vous pas de notes pour votre émission ? Nous pouvons aller vite ; il ne s'agit que d'un repérage, n'est-ce pas ? Avez-vous déjà pris rendez-vous pour venir avec votre équipe, réaliser votre reportage ? Nous n'en avons jamais entendu parler.

Qu'est-ce que c'est que cette satanée manie qu'elles ont, de vous mitrailler de questions, vous laissant à peine le temps de répondre ! Quand arrive la dernière interrogation, difficile de se souvenir de la première ! Je marmonne que la date est encore à définir mais que les modalités sont quasiment réglées avec la direction de la T.C.A.S.I. Elle me regarde de biais. Je ne sais pas si elle me sourit ou si elle me nargue. Je crois qu'elle doute...

Nous poursuivons la visite. Des portes coulissantes se ferment, d'autres s'ouvrent ; c'est un curieux et incessant ballet. Si Johann Sebastian Strauss était de ce siècle, il aurait certainement composé un morceau anthologique. Il l'aurait alors appelé : *Les Valses des Portes*. Mais nous sommes loin de l'atmosphère poétique de cet illustre musicien ; à des années lumières. L'information que je vais devoir digérer, pourra en témoigner.

## Chapitre 6.

–Voici monsieur ! Ceci est la salle de conférence. Vous n'avez qu'à regarder l'écran. Le film tourne en boucle. Il n'est interrompu que lors de colloque, symposium ou autre réunion. Le film relate notre activité, de la matière première, au produit finalisé. La partie historique n'est pas abordée sur ce fichier. Si vous le désirez, en fin de visionnage, je viendrais vous le passer. Mais il est long de quatre-vingt-dix minutes. Il relate toute l'histoire de la T.C.A.S.I. depuis sa création.

Je lui fais savoir que pour le moment, je me contenterais de celui-ci. La chose sur mini roues s'en retourne, je le suppose, quelques niveaux plus bas, rejoindre son poste.

Je reste dans cet immense hémicycle. L'énorme écran n'est pas une toile. Il n'y a pas de projecteur. Il s'agit d'un fabuleux écran type LCD, que j'estime de 10 mètres par un peu plus de 5,50 mètres et d'une extraordinaire définition. Quoique l'image présente une couleur spéciale. Paradoxalement, l'image est superbement définie mais m'étourdit. Je détourne mon regard afin de m'acclimater. Je remarque sur l'accoudoir de droite, un câble à la base duquel on peut lire : *3D access*. Je comprends alors qu'il leur suffit de connecter ce câble à leur immonde entrée "naturelle" U.2C.S.B., pour visionner le film en trois dimensions. L'écoeurement que je ressens me fait me crispier sous les violentes contractions de mon diaphragme.

Le film s'interrompt pour reprendre du début. Sûrement la femme roulante qui aura eu la délicatesse de le recalculer, afin que je n'aie pas à contempler plusieurs fois la même séquence. Et si elle m'observait ! Elle ne comprendrait alors pas que je ne regarde pas ce film en profitant de la 3D. Je m'empare donc du câble U.2C.S.B. et le coince dans ma chevelure épaisse, à la hauteur du cervelet. Je

simule la connexion puis place mes deux mains en appui-tête, coudes écartés de chaque côté de mes oreilles ; position somme toute assez classique de détente, qui me permet de maintenir en place le câble. Il me reste à gérer le vertige occasionné par l'image et sa taille.

Le film avance. Je peux observer différents animaux, de beaux potagers ; tous ont l'air d'être sous de gigantesques serres ; sous cloche ! Une voix off raconte :

"La T.C.A.S.I. se fournit via la F.A.V.P.F. (*First Animals and Vegetables Production Firm*) ; la seule compagnie proposant des produits frais et de qualité, partout dans le monde. Les animaux sont acheminés sans stress jusqu'à l'usine. Là, ils subissent plusieurs opérations : l'exécution, l'équarrissage, le broyage. Une partie du broyat est gelée par cryogénie puis stockée dans d'énormes conteneurs hermétiques ; juste au cas éventuel, de la survenue peu probable, d'une hypothétique rupture des matières premières. L'autre partie est malaxée durant plusieurs heures, mélangée au broyat végétal, additionnée à diverses vitamines et minéraux."

J'ai peur de déchiffrer où ils veulent en venir... La voix off poursuit.

"Le processus de transformation végétale est strictement identique. La pâte ainsi obtenue est stockée dans d'énorme cuve. 50% de cette pâte part pour l'alimentation animale, dite peptique. Les 50% restants, sont de nouveaux malaxés, allongés avec de l'eau, réduits à l'état de bouillie, puis de sérum. Ils sont destinés à l'alimentation humaine, dite apeptique."

Une indicible frayeur me refroidit progressivement le système sanguin, ce qui semble contraster violemment avec la fièvre sous-jacente qui consume mes muscles brûlants.

La voix off continue de m'achever...

"La population humaine avoisinant les 15 milliards d'individus se nourrit de ce sérum ainsi obtenu."

Mais pourquoi appellent-ils cela *du sérum* ? N'est-ce pas que de la bouillie pour tous ces gros et flasques édentés ? La réponse ne tardera pas à me terrasser.

"Le sérum est ainsi stocké via réseaux souterrains, dans les Colect'Podes."

J'observe sur l'écran d'énormes champignons ressemblant à nos châteaux d'eau, paraissant être moulés d'un seul bloc, dans une sorte de matière rigide plastique, jaune pâle.

"Des Colect'Podes, le sérum est acheminé via le réseau de distribution W.C.D.C.N.S. (*World Control and Distribution Company of Nourishing Serum*) usuellement nommée la *Wocodisconose*, jusque dans vos distripodes. Ne reste plus au consommateur, que de se relier au réseau par son branchement C.S.C (*Connection Spinal Cord*) pour obtenir ainsi sa dose quotidienne qui comme vous le savez, est automatiquement calculée par votre distripode, en fonction de votre poids, âge et état de santé. Le sérum est alors directement distribué dans votre réseau sanguin."

Et bien le dosage doit être rudement mal calculé, vu l'état physique des patapoufs qui le consomment ! ne puis-je m'empêcher de penser.

Il m'est alors donné de voir un homme plus que dodu, qui gare son autoporteur à côté d'un de ces distripodes de cauchemars. Une sorte de durite à embout métallique vient automatiquement se ficher sur le haut de sa colonne vertébrale, à l'articulation du cou, par une petite protubérance membraneuse que tout humain possède visiblement, et ce, de manière atavique !

Je me liquéfie, à l'instar de leur satané sérum. Je veux bouger de mon siège et retourner chez moi au plus vite, mais je suis tétanisé, pétrifié, incapable du moindre son, du moindre mouvement...

## Chapitre 7.

Brusquement, une puissante et très vive lumière me fixe et m'aveugle. J'ai beau détourner mon regard, elle m'arrive de partout. Je ferme les yeux et reste cependant aveuglé, tant sa puissance est faramineuse. Je peux la voir au travers de mes paupières, même tête baissée ; même en masquant mes yeux de mes mains comme devenues transparentes, transpercées par cet intrusif et violent éclairage.

Des mains me saisissent ; elles semblent mécaniques ! Les lumières ne sont enfin plus aveuglantes. Des hommes en uniforme de police me tiennent en respect avec d'étranges fusils. Ils sont gras également. Leur autoporteur est différent des voiturettes, qu'il m'ait été donné de voir jusqu'à présent. Les policiers sont en position verticale. Mais leur corps est comme prolongé d'un exosquelette sur roue. Leur armure robotisée possède deux paires de bras mécaniques très puissants. Une paire prolonge les bras des policiers, l'autre, placée plus bas, semble contrôlée par leur foutue entrée U.2C.S.B. Ils me font quitter manu militari l'établissement. Ils ne m'adressent pas la parole ; en dehors de m'intimer l'injonction de les suivre, aucune explication ne m'est donnée. Les interrogations se bousculent dans ma tête. Rien ne sort de ma bouche ; ça m'est parfaitement impossible. Je ne peux également tenter quoi que se soit d'ordre physique. Je me retrouve sous une cloche oblongue, cerclée d'un large anneau métallique, transporté à l'arrière d'un flic, sur une sorte de porte bagage. Que tout ceci est dingue ! Que tout ceci est ridicule ! Que je voudrais dormir ! Je suis subitement si las.

Le bâtiment que nous quittons via un tunnel télescopique, pour un bus de la police ; enfin pour un magnékraft de la police, devrais-je dire, n'est vite qu'un point imperceptible dans l'horizon brouillé et oscillant des vapeurs dues à cette

chaleur infernale. Je suis déposé, toujours prisonnier sous ma cloche de verre, sur une espèce de réceptacle semblant conçu à cet effet. Les autres passagers ne sont pas à mes côtés. Ils sont visiblement à l'avant du véhicule ; une cloison nous sépare. L'engin, dans un silence inquiétant, file à vive allure. Le paysage dehors, est devenu illisible, n'étant que folles horizontales ondulatoires, de différentes couleurs.

Le panier à salade finalement, se stoppe. J'entends un sas s'ouvrir ; sûrement celui de mes ravisseurs. Quelques secondes interminables s'égrainent. À présent, s'ouvre la porte de mon compartiment. Ma cloche de verre avec ma pomme à l'intérieur, est soulevée par je ne sais quel mécanisme. Le tout est posé sur un dispositif roulant me faisant penser à un escalator, mais parfaitement plan et horizontal. Les vases des portes ou plus exactement, celles des sas, s'en donnent à cœur joie ; enfin, à vérins joyeux...

Je me retrouve finalement seul, dans une pièce sombre dont les murs semblent être un baroque mélange de pierres et d'acier, le tout dans une teinte grise aux accents rouillés. La cloche se soulève au-dessus de mon corps. Elle est conduite par un bras télescopique muni d'un système à ventouse, dans un recoin se refermant sur elle ; certainement un placard à cloche...

Je reste nigaud sur mon cercle de métal. Mes jambes refusent le plus petit et imperceptible mouvement. Je ne vois pas la moindre entrave et néanmoins, il m'est impossible de mouvoir mes muscles jambiers qui sont tétanisés, le tout en des membres inférieurs semblant peser plusieurs tonnes.

Arrive alors et j'ignore d'où, un autoporteur classique ; une voiturette. Je suis irrémédiablement installé dessus. Je n'ai toujours pas la moindre entrave mais suis toujours dans la totale incapacité de bouger. Seuls les muscles de mon visage paraissent vouloir m'obéir...

Mon autoporteur me conduit au beau milieu de cette pièce qui, éclairée d'un fort tube semblable à nos anciens néons, m'apparaît être circulaire. Je suis assis sous cette lumière blafarde depuis quelques heures déjà, me semble-t-il. J'ai peur, j'ai froid et terriblement envie d'uriner.

## Chapitre 8.

Un bruit d'échappement pneumatique me fait sursauter sur ma voiturette d'immobilité. Je tressaille à l'arrivée de deux policiers qui se déplacent sur des autoporteurs standards. Enfin quand je dis, je tressaille, l'idée est là mais en réalité, mon sursaut est tout intérieur, vu que je suis comme paralysé. Seul mon visage doit marquer ma surprise, sans doute.

L'un des deux condés, armé jusqu'aux mâchoires édentées, se poste devant le sas. L'autre vient se ficher devant moi. Il me toise longuement. Il porte sa grasse main à mon visage, m'ouvre la bouche, observe ma dentition, me fait tirer la langue à en tirer au cœur. Je ne peux m'empêcher de penser aux périodes sombres de notre histoire, où le trafic de "Bois d'ébène" donnait à observer ce style de scène abjecte.

Un hologramme apparaît soudainement entre nous deux. Il représente l'image tridimensionnelle d'un corps humain passé au scanner. Cette image effectue en boucle, de lents tours sur elle-même, telle une lévitation à un mètre au-dessus du sol.

– Pouvez-vous m'expliquer tout ceci ? lâche mon interlocuteur dans un air mélangeant la curiosité et l'irritation.

Il s'agit sûrement du plus gradé des deux gusses. Que veut-il que je lui raconte cet olibrius ? Il me semble que ce serait plutôt à lui de s'expliquer sur tout ce capharnaüm dans lequel je patauge depuis l'aube !

– Ne me faites pas perdre mon temps ! hurle-t-il alors à mon endroit.

Son flasque visage blême, s'est empourpré à en devenir zinzolin.

– Mais qu'est-ce que vous voulez que je vous explique ? Je ne saisis strictement rien à tout ce merdier putride ! Je ne sais pas où je suis, ce que je fais là et qui vous êtes ! Je ne suis même pas sûr d'être sur Terre !

L'homme se retourne vers son collègue et lui dit sur un ton se voulant ostensiblement, faussement bas :

– J'ai bien peur que nous ayons là, un cas 34.

Son adjoint acquiesce à la manière de l'un de ces clébards pour plouc, que l'on plaçait naïvement sur la plage arrière des voitures, qui baissaient et relevaient la tête, en un mouvement proche du métronome. Le flic a, quant à lui, un air encore plus stupide que ces pauvres bestioles factices, issues d'un passé qui me semble aujourd'hui, des plus éloignés...

– Un cas 34 ! refais-je excédé. Qu'est-ce que c'est que cela, un cas 34 ?

– Le cas qui est pour l'heure, certainement à l'origine de notre problème ! s'énerve alors le bouffi bonhomme. Le cas qui fait que vous êtes ici, en ces temps avancés ! Les cas 34 sont tous les cas de cryogénie humaine ! La cryogénie humaine est interdite depuis plus de quatre siècles et vous voulez me faire croire que vous l'ignorez !

– Je ne comprends pas un traître mot à votre discours.

– Je veux bien vous accorder une cryogénie involontaire ; à votre insu... Il va falloir me raconter d'où vous venez et quels sont vos derniers souvenirs.

Le policier semble s'être quelque peu calmé ; surtout ne pas l'exciter celui-là. Il a quelque chose dans le regard qui donne froid dans le dos ; quelque chose de pas humain.

– Alors ! De quoi vous souvenez-vous ? Je veux dire avant votre réveil ; votre décongélation quoi !

– Et bien ce matin je me suis réveillé comme tous les matins, dans mon lit, dans mon appartement...

– Votre appartement ? S'agit-il réellement du vôtre ? En êtes-vous sûr ?

– Sûr ? Non ! Je ne suis sûr de rien aujourd'hui. Mais tout me porte à penser que oui. Il y avait toutes mes affaires... Tout y était à sa place... me semble-t-il...

– La bonne affaire ! La cryoconservation ! Vous avez été congelé, je vous le dis !

Comment lui faire saisir à ce mutant lobotomisé, que je n'ai jamais été sous l'influence de quelque cryogénie ; pas plus que lui n'est sous l'influence de quelque intelligence. Il me faut axer la conversation sur un autre centre d'intérêt. Je réfléchis rapidement et lui envoie la première question qui me vient à l'esprit.

– Mais que font les habitants ? Ils sont tous dans des bureaux ? Pourtant il y a très peu de trafic sur les routes ? Que font-ils ?

– Ils travaillent ! Ils sont en vacances ! Que sais-je moi ! Tout logement est doté d'écrans tactiles ; sans parler des roller-screens. Ces écrans sont notre extension, notre prolongement en quelque sorte. Nous travaillons, voyageons, avons nos relations sociales grâce à ces merveilles de technologie.

– Voyager... fais-je, décontenancé.

– Et bien oui ! La vie virtuelle est aussi importante que la réelle ! Quant au télétravail, la formule ne date pas d'hier ! Mais je n'ai pas l'intention de vous mettre à jour sur notre si fabuleux modèle sociétal. Dites-moi, pour la dernière fois, ce dont vous vous souvenez ; mais avant votre réveil, cette fois-ci.

Je n'en peux plus. J'ai du mal à respirer, la gorge coincée dans la glotte, la nausée qui me taraude sévèrement. Sur le ton de la contrariété non feinte, teintée d'une réelle lassitude, je lui demande :

– Pouvez-vous m'expliquer ce qui m'est reproché, exactement ?

– Oh ! Rien ! fait-il sarcastique. Si l'on exclut le fait que vous êtes visiblement un ancêtre sorti tout droit des temps obscurs ! Si l'on passe à la trappe que vous êtes un de ces pauvres spécimens peptiques, pourvus donc de ces appendices désuets et grotesques nommés estomacs, dents, papilles gustatives et autres futilités de ce genre ! Rien, oui rien !

Si je n'étais déjà paralysé, ses paroles s'en seraient chargées.

– Laissez-moi comprendre. fais-je balbutiant, ayant du mal à refouler un filet de bave à la commissure droite. Je crois qu'il coule d'ailleurs ; du moins j'en éprouve la sensation. Laissez-moi comprendre, vous n'auriez donc pas d'estomac...

L'hologramme change d'aspect alors que je tente de m'exprimer. L'image de mon corps se change en celle représentant un autre corps. Les policiers s'amuse à me voir effaré devant l'imagerie tridimensionnelle, au bord de l'effroi, de la panique. Le corps qui m'est donné d'observer, est dépourvu d'estomac ! De la bouche part un larynx et... rien ! Il s'y trouve ensuite le cœur, le foie ; énorme, le foie ! Puis une membrane séparatrice qui n'a rien à voir avec le diaphragme. Dessous cette membrane, se trouve un écheveau intestinal, très long et d'une étroitesse surprenante. Le tout se termine par un anus qui me semble classique. Je ris sous cape. Eux qui semblent être très précieux et si fiers de leur évolution anatomique, ne semblent pas saisir la métaphore souriante résidant en le fait cocasse, qu'ils demeurent toujours dans l'obligation d'aller à la selle. Leur soit disant supériorité organique ne semble pas les avoir privé de leur défécation...

## Chapitre 9.

Le gros policier me débite son topo. Il détaille l'imagerie en trois dimensions et conforte ce que j'en ai pu déduire en l'observant. Il enchaîne en jubilant, sur des explications hautes en couleur, à propos des fameuses connexions U.2C.S.B et C.S.C, qui seraient devenues naturellement spontanées, il y a de cela plusieurs siècles. Il y aurait très longtemps, à l'époque obscure des peptiques, un soi-disant génial scientifique aurait inventé le procédé visant à greffer ces systèmes de connexions biologiques afin d'exacerber plus avant le rendement humain ainsi que son autonomie et son contrôle environnemental direct. Une formidable avancée ! Ce génie installé sur son piédestal d'éternité, dont l'aura frise celle du messie, se serait nommé: *Lux Imperator*. Je n'en ai jamais entendu parler... Mais le policier croit intéressant de me préciser que personnellement, il a pris l'habitude de l'appeler : *Lux Imperator Ianus*... Ce dont je me moque royalement.

Toutefois, il me faut reconnaître que son ajout accessoire, me fait sourire. Je ne peux m'empêcher de penser qu'avec un nom comme celui-là, *Ianus*, le bonhomme ne pouvait guère être disposé à résoudre le problème de la selle...

Le gros policier continue son soliloque explicatif. L'humain n'aurait plus besoin des principaux organes digestifs et gustatifs. Les dents, ces affreux appendices avaient donc heureusement disparu ; la langue est devenue adorablement rose, lisse et s'est affinée... et ainsi de suite...

Que des inepties sorties tout droit de cerveaux malades ! Je serre les dents afin de me retenir de lui cracher cette phrase en pleine face : "Que des inepties sorties tout droit de cerveaux malades !"

Voilà que le bougre s'emballe dans son dithyrambe sur le nouveau genre humain :

– Plus de malaise et de maladie dues aux troubles de cet archaïque principe dit de digestion ! Un gain de temps extraordinaire ! Quelle sublime avancée ! Quelle époque formidable !

Pauvre con ! ai-je alors beaucoup de mal à ne pas beugler. Pauvre lamentable loque décérébrée ! Sûr que leur encéphale n'a pas dû sortir gagnant de toute cette glauque altération, comme en témoigne leur regard d'une stupidité affligeante. Laquelle glauque altération, ils sont assez stupides pour considérer comme étant une géniale mutation.

Des questionnements arrivent en avalanche dans mes neurones malmenés, dans ma tête meurtrie.

– Pourquoi fait-il si chaud ? Pourquoi, dehors, respire-t-on si mal ?

– Parce qu'on se fout du dehors ! L'oxygène est prélevé de l'extérieur et est acheminé dans les bâtiments. Mais la plus grosse production est engendrée par l'Homme ; une immense cité sous serre se trouve sur toute l'Océanie. Le siège de la compagnie qui produit l'oxygène terrestre se trouve là-bas. D'ici une trentaine d'année, il n'y aura plus une once d'oxygène sur Terre. La température y sera insupportable et sa surface desséchée mais on s'en moque ! Bientôt, il n'y aura plus un centimètre carré de terre habitée, qui ne sera pas hermétiquement couverte et pourvue d'une atmosphère contrôlée. Or 53% de la surface de la planète est occupée par quinze milliards d'individus. Plus personne n'a besoin de la nature de la Terre. dit-il d'un ton des plus condescendants. Nous fabriquons tout ce dont nous avons besoin dans nos cités-serres. Des mégapoles entières sont sous verre, en quelque sorte ! Des villes organisées ! Les unes sont habitées de citoyens se déplaçant de leur point-logement à leur point-travail. D'autres, qui seront de plus en plus nombreuses, sont habitées de citoyens omnirésidents, qui travaillent et font tout de chez eux, grâce à ces si merveilleux roller-screens ; quoi que ces gens se trouvent être prioritaires pour l'obtention de sublimes écrans dynamiques, grande taille, à très haute définition et munis d'un confortable fauteuil à multiconnexions, le meilleur qui soit pour leurs voyages virtuels ainsi que pour l'ensemble de leur

virtualité. lâche-t-il triomphateur. Je me trouve au centre de la plus insensée des folies ! Je sens que je craque...

– Mais vous ne vous rendez pas compte de ce que vous dites ! Sous vos cloches de verre, dans vos gigantesques bocal, c'est quand même bien la Terre qui vous nourrit !

– Obscurantiste ! persifle-t-il à mon endroit.

– Abomination de foire ! ne puis-je résister à lui placer comme une bonne droite en pleine face. De toute façon, seuls des cornichons peuvent se plaire dans un bocal ! poursuis-je.

Je sais, la remarque est facile et quelque peu élimée mais à l'heure qu'il est, je ne suis plus à cela près ; et puis ça me fait du bien, alors je serais bien bête de m'en priver.

Le gras policier me regarde l'œil rougi et hagard. Puis, une noire colère s'empare de lui. Il se penche vers moi. L'hologramme disparaît. Son faciès empourpré, dont des gouttes de sueur envahissent le front, les tempes et le cou, se présente à une vingtaine de centimètres de moi. Je peux en sentir l'haleine. Son exhalaison respiratoire n'a rien à envier à mon haleine de *peptique sous-développé*, comme il se plaît à me nommer. Le peu d'humanité que pouvait renvoyer ses yeux, s'est évanouie. L'œil allumé d'une terrible haine dans laquelle semble pointer un soupçon de crainte, il me dit d'un ton résolument venimeux :

– Voyez-vous, notre système de vie et notre système communautaire demeurent fragiles. Nous ne pouvons nous permettre de prendre des risques inutiles et superfétatoires. Nos citoyens peuvent être aisément déstabilisés par des idées nuisibles et subversives. Or, vous êtes le symbole de la subversion ! Notre équilibre microbien et immunitaire ne peut se risquer à l'infection, au contact d'un nid bactériologique abject. Or, vous êtes l'un de ces nids ! La cryogénie humaine étant interdite ; quoique selon moi "l'homo sapiens sapiens" dont vous faites partie, ne fut pas encore humain ; seul "l'homo sapiens cybernatus" l'est réellement ; enfin bref... La cryogénie humaine étant interdite,

disais-je, nous ne pouvons exposer au musée, votre pauvre anatomie congelée. Il ne nous reste donc pas trente-six solutions. Il va nous falloir nous débarrasser de vous. Nous allons devoir vous supprimer. Vous êtes un germe pathogène. Nous, les forces de l'autorité, nous sommes le remède bienfaisant... Vous saisissez...

## Chapitre 10.

Tout en prononçant ces mots glacials, en me dardant l'âme de ces paroles sagaies, les deux mutants quittent la salle. Je reste seul sur mon autoporteur, dans cette salle d'une autre ère, froide comme une glacière. Le temps semble comme s'étirer. Je suis pris de panique à ce point esseulé et affolé que j'en arrive à regretter l'immonde présence de ces flics visqueux et abjects. Je suis si exténué et pourtant je ne parviens pas à m'assoupir. Comme j'aimerais m'assoupir ! Comme il me plairait d'oublier cette mascarade plus que déstabilisante ! C'est alors que mon autoporteur se meut soudainement. Il est télécommandé ! Quant à moi, je ne peux toujours rien bouger d'autre que mes yeux ainsi que mes paupières qui me brûlent à en pleurer. Je sens un filet de salive chaud, couler le long de ma commissure droite. Dieu que j'ai envie d'uriner ! La voiturette avance parmi les vases des portes. Elle s'arrête nette, dans une agora noire, un réduit borgne, puant, à l'atmosphère lourde. La voiturette se penche anormalement en avant ! Mon corps inerte perçoit mais ne peut offrir quelque réponse que ce soit à quelques stimuli que ce soit. Je tombe lamentablement au sol. La miction s'opère et je ne peux la réprimer ; d'ailleurs en ai-je seulement le désir ? Je sens donc que j'urine sur moi. Je n'arrête pas ; à croire que toutes les larmes de détresse si durement contenues, se sont stockées dans ma vessie et s'en déversent à présent. Ce sont de véritables cataractes d'urine chaude, coulant à n'en plus finir, qui me dégoulinent le long de la cuisse droite. J'ai la joue droite qui repose sur le sol. Des effluves de gaillon me parviennent des ténèbres. Le remugle sent le charbon mêlé de graisse rance. Je perçois dans cette absolue obscurité, d'étranges bruits, comme des vannes qui s'ouvrent...

Au bout de quelques instants, la noirceur ambiante est chassée par huit flammes bleues d'une vingtaine de centimètres de long, sortant des murs de

droite et de gauche. Il y a quatre flammes par mur, se recourbant légèrement vers le haut. La luminosité me permet de percevoir avec effroi, l'aspect du caisson dans lequel je me trouve. Il est entièrement recouvert d'une couche d'un métal manifestement réfractaire. Le sol est souillé d'une couche grasse de suie. Sous mon corps, je distingue nettement une grille dissimulant des espèces de gros becs benzène. Les flammes bleues s'éteignent brutalement me plongeant de nouveau dans l'obscurité la plus noire. Je sens alors, simultanément au fait que j'entends un sifflement, que je respire beaucoup mieux. Je respire si bien que cela en devient entêtant. C'est alors que je saisis toute l'horreur de ma situation. De l'oxygène arrive en masse dans le caisson. Les flammes bleues vont se rallumer et tout va s'embraser instantanément, aidé par la mise en route des brûleurs qui se trouvent sous la grille sur laquelle je suis allongé. Je me trouve dans un four crématoire... Mon sang se fige dans mes veines. Un cliquetis se fait entendre. Les flammes bleues apparaissent dans une immense boule de feu...

Noooooooooooooooooooooooooooooonnnnnnnnnnnnnn !!!!

## Chapitre 11

Noooooooooooooooooooooooooooooo !!!!

La boule de feu m'aveugle ! Elle m'aveugle ! La boule de feu m'aveugle... Elle m'aveugle ? Elle ne me brûle pas ! Je ne calcine pas ! J'y suis ! Je brûle mais je suis déjà mort ! C'est cela, je suis déjà passé de vie à trépas ! Je ne ressens donc plus rien ! Je n'ai plus la moindre sensation, en dehors de l'urine qui me glace la jambe et les reins. L'urine qui me glace... Mais attendez, je respire ! Il n'y a pas de boule de feu ! Mes yeux commencent à s'acclimater. Il s'agit de la lumière... du jour. C'est ma fenêtre que je vois là ! C'est elle qui m'éblouit ! La fenêtre de ma chambre... Je ne ferme jamais les stores... Punaise ! Je suis vivant et chez moi !

Je constate ahuri, que je suis dans mon lit. Je viens de me réveiller en sursaut et mon cœur à bien du mal à recouvrer un semblant de calme. Je suis en nage. Sur mon oreiller se trouve une grosse tache de salive ; de l'écume à peine séchée réside sur la commissure droite de ma bouche. Je me suis uriné dessus ! Je suis complètement trempé de sueur et de pisse. Quel cauchemar ! J'en ai fait des cauchemars, comme tout un chacun, mais comme celui-ci, jamais ! Je crois que je n'ai jamais eu aussi peur. Je suis dans un bien piteux état, là, assis béat sur mon lit défait, souiller de bave et d'urine, les cheveux en bataille, collés d'une excessive sudation et les yeux chassieux. Mon lit ressemble à une bauge, je pue et fais pitié mais je suis en vie ! Tout ça n'était qu'un cauchemar ! Un foutu et satané cauchemar ! Néanmoins, je ne me souviens pas avoir trop mangé hier ; de plus, je n'ai pas bu une goutte d'alcool... Je cesse là d'essayer de comprendre plus avant les raisons qui peuvent être à l'origine de cette nuit des plus saisissantes et prégnantes. Je saute de mon lit afin de regarder par la fenêtre. Je sautille sur place, de joie. Tout y est et à sa place ! J'ai envie de rugir ma joie. Par

ma fenêtre, j'ai l'heur d'observer l'avenue bordée de ses platanes avec ses trottoirs et ses hautes maisons bourgeoises, côtoyant les immeubles. Il y a un agrégat d'automobiles de juchées sur les bords de la chaussée qui, elle, est en bitume ; en bon vieux bitume, qui ne vous refile pas mal au crâne... La circulation est dense, comme d'habitude. Les piétons se trouvent être en masse, comme d'habitude. Que c'est bon ! J'ouvre ma fenêtre et respire la bonne odeur de ma ville ; de mon siècle. Quelle heure est-il ? Dix heures. Quel jour sommes-nous ? Oui c'est vrai, dimanche. Je me jette avec enthousiasme sous la douche. Quel délice que l'écoulement chaud de cette eau purificatrice. Elle écoule avec elle au-delà du siphon, mes frayeurs nocturnes. Bien évidemment, il réside l'empreinte persistante de cet infâme songe... Il avait l'air si véridique. Je m'en souviens jusque dans ses moindres détails et ceux-là me glacent. Cela ne m'arrive pourtant jamais... C'est sûrement dû à la violence de cet hideux rêve ; il m'aura marqué davantage par son réalisme et l'angoisse puissante qu'il a suscitée en moi.

Ma douche terminée, je m'habille et laisse la fenêtre ouverte ; mon logement a besoin d'être bien aéré, tout comme ma tête. Je décide de me précipiter chez Franck, boire un bon café bien corsé. Qu'il fait bon marcher dans sa ville, se trouver dans son élément, dans ses repères ; c'est rassurant ! L'estaminet de Franck est ouvert et sa terrasse est déjà bondée. Je vais le rejoindre au comptoir. Je suis souriant comme jamais, moi le lunaire, le taciturne, je souris et j'exulte. Je lui serre une chaleureuse poignée de mains. Il me regarde quelque peu surpris :  
– Té !! L'ami ! T'as gagné au loto ou quoi ? Que ça fait plaisir de te voir si rayonnant ! Qu'est-ce que tu prends ce matin ? Allez ! Ne me dis rien ; un espresso ; comme d'habitude !

– Oui ! Comme d'habitude ! que je lui réponds piaffant d'allégresse.

Comme j'aime cette phrase : *Comme d'habitude*. Comme elle paraît douce à mes oreilles, ce matin. J'ai d'ailleurs la chanson qui s'est installée dans ma boîte crânienne. Il faut dire qu'elle y a été sérieusement conviée. Je ne cherche pas à m'en défaire. Au contraire, je la fredonne, je la siffle.

– Je m’installe en terrasse ! fais-je, m’adressant à Franck.

Il me répond de son bras droit tendu vers moi, le pouce relevé. Qu’il fait beau et bon ; un brin frisquet, nous ne sommes que fin mars, mais qu’il fait bon ! Déjà les moineaux chantent l’arrivée du printemps. Ils accompagnent en pépiant, la fin des crocus, la percée des jacinthes, des narcisses et des tulipes hâtives. Ils escortent de leur mélodieux chant, les premiers rayons solaires printaniers.

Je suis assis là, j’attends mon café, je suis bien. Le marché non loin, fait entendre sa vie, son exubérance. La brise légère de cette douce matinée, m’en apporte les effluves par vagues intermittentes de fragrances alléchantes. Je suis décidément très bien. Les gens déambulent sereins et paisibles. Je suis vraiment et incontestablement très bien. Franck me porte mon café.

– Tiens mon ami. Je t’ai amené le journal du jour.

– Ah ! Merci ! T’es super !

– Voilà qui est parfaitement exact ! Il faudrait que tu le dises à mon épouse, elle aurait grand besoin de l’entendre ! me dit-il dans un complice clin d’œil.

Je lui règle mon café, tout sourire. J’en bois une infime gorgée, pour ne pas me brûler, tout en pouvant tout de même commencer à le savourer. Je repose ma tasse sur sa soucoupe et me saisis du journal. Je le survole rapidement afin de pouvoir m’attarder sur les pages culturelles et surtout, me délecter des aventures mensuelles du célèbre *Jacques Gilbert*, de Patrick Fort. Les minutes se passent placides et savoureuses, parmi les autres clients, les platanes, les oiseaux et les autos.

## Chapitre 12

Tout à coup, alors que je cherche à me décider quant au film que je pourrais bien voir ce dimanche, mon téléphone portable sonne et vibre. J'ai grand peine à l'agripper, tant il est bien calé au fond de ma poche intérieure. Je l'extirpe enfin et vois la photo de mon ami Yann Leguelec, affichée sur l'écran tactile de mon mobile. J'appuie prestement sur l'icône *décrocher*. À l'autre bout, un Yann en liesse explose sa joie au téléphone. Belle journée que voici ! Nous sommes deux amis à être parfaitement heureux ; pas pour les mêmes raisons, sans doute ; mais nous sommes heureux et là est l'important.

– Et bien Yann, qu'est ce qui te met dans un état pareil d'allégresse ?

– Je voulais que tu sois le premier informé ! Demain, tu le verras dans toute la presse, à la télé, partout ! jubile-t-il.

– Bon sang ! Rien que ça ! Ce doit-être très important alors ! Je suis sûr que c'est en rapport avec tes recherches et ton projet.

– En plein dedans ! T'es le meilleur !

– Vas-tu enfin me dire de quoi il en retourne ?

– Oui ! Tu l'as bien mérité, depuis toutes ces années de patience, où je te rabâche les oreilles de mes épuisants et non moins enthousiastes travaux, sans jamais t'en donner la moindre couleur. Et bien figure-toi que ça y est ! Tout est validé, contrôlé, testé, retesté et archi homologué ! Le brevet est déposé et je peux te dire, même si ce n'était pas mon but premier, que ma descendance est tranquille pour des générations !

Je me tais et je l'écoute. Je suis enchanté pour lui et tellement impatient de connaître ce sur quoi il travaille avec tant d'acharnement depuis tant d'années, que je ne veux surtout pas l'interrompre. Il enchaîne donc :

– Je vais t’expliquer dans les grosses lignes. Comme tu le sais, la société dans laquelle nous vivons aujourd’hui, est de plus en plus soumise à des problèmes d’intendance matérielle, humaine et autre, qui freinent considérablement les performances. Il nous faut aller toujours plus vite, être toujours plus compétitif et concurrentiel. Et bien j’ai trouvé la solution pour remédier à cela ! J’offre au monde la solution à tous ses problèmes ! C’est beaucoup trop long à t’expliquer comme ça, au téléphone ; mais tu entendras mes explications dans moult interviews et conférences très prochainement. Tout ce que je peux te dire aujourd’hui, c’est que mon projet vient de donner naissance à une entreprise ! Elle porte quasiment le même nom que le projet duquel elle est issue. Et oui, je quitte le C.R.C.B ! Nous allons rapidement bâtir nos premiers complexes en France et outre Atlantique ! Tu te rends compte ! Ma société s’appelle, avec l’accent s’il te plaît : *l’ènesailletouco*. Je te l’épelle : l’EnCy2Co. (*Environmental Cybernetic Control Company*)

Je ne peux pas en exprimer la raison véritable, mais un sentiment d’angoisse vient obscurcir le ciel de mon âme. Je l’invite à poursuivre. Je me sens blêmir.

– Et bien figure-toi que ma firme va inviter toute personne consentante, à venir se "modifier" chez nous. Les textes de lois sont déjà prêts ! Nous avons monté cet énorme projet en accord et coalition avec les gouvernements de plusieurs grands pays ! Ce projet n’est de plus qu’une partie d’un gigantesque et révolutionnaire ensemble de programmes, menés en parallèle par tous ces gouvernements ! Je serais le premier, en dehors des derniers cobayes, à me faire "modifier", pour l’exemple. Toutes les personnes "modifiées" auront de tels avantages sociaux et pécuniaires qu’elles en oublieront leurs premières réticences !

Sa voix est passée de celle d’un homme enthousiaste, à celle d’un fanatique, d’un dément. Je peux deviner ses yeux rouler dedans leur orbite. Une coulée glaciale me paralyse l’échine et me ramène ma nuit avec force violence et force fracas. Il poursuit :

– Nous allons tout contrôler ! Tout ! L’Homme va tout contrôler ! De son alimentation à tous les paramètres de son environnement immédiat et technique ! Tu te rends compte !

J’essaye de feindre un calme relatif en balançant cette phrase comme on jetterait une bouée dans l’océan déchaînée de la folie.

– Du moment que tu ne nous enlèves pas nos estomacs...

Un silence s’intercale...

– Non !! Il y a eu des fuites ! C’est moi qui te l’ai dit ? Peut-être ; je n’en ai pas le moindre souvenir et qu’importe. Il s’avère que ce que tu me dis est tout à fait exact ! Mais ne t’en fait pas, c’est sûr à cent pour cent ! Aucun risque ! Garanti sur facture ! Satisfait ou remboursé !

Il a lâché prise le pauvre ; et il se trouve certainement drôle avec ses phrases toutes faites, qui n’amusent que lui. Il est pathétique. Il a lâché prise et ce, je m’en rends compte seulement aujourd’hui, depuis longtemps déjà. Le pire étant qu’il fait visiblement partie d’une bande d’aliénés, tous plus haut placés les uns que les autres, tous plus atteints les uns que les autres... Je tente alors la provocation, en un ultime et dérisoire recours...

– Et tu vas nous faire bouffer par des distripodes à la con ! que je lui crache avec haine.

Un lourd et très pesant blanc persiste quelques secondes, au bout du fil, quand ce fou de Yann reprend :

– Où es-tu là ? T’es chez toi ? me questionne-t-il, visiblement déstabilisé.

– Non, je suis à la terrasse de Franck. fais-je devenu totalement apathique.

– Ne bouge pas, j’arrive. Je passe te chercher. Nous avons à parler tous les deux.

Il raccroche vivement. Je décroche peu à peu...

Les lettres Y.L de mon cauchemar ! Elles sont les initiales de *Yann Leguelec* ! Ce nom débile de *Lux Imperator*, qui signifie *l’empereur de la lumière* ; tu parles d’une lumière ; c’est lui ! C’est ce fou furieux de Yann ! Et *l’EnCy2Co* provient évidemment du fameux projet *EnCyCo* (*Environmental Cybernetic Control*) ! La

T.C.A.S.I ou *L' ISF CT* ne seront que leur succursale, un sous-embranchement de leur compagnie de tarés !

Mon café est froid, un filet de bave s'échappe de ma bouche et me coule le long du cou. Le journal est tombé au sol. Ses feuilles sont quelque peu chahutées par le vent de mars qui s'accroît en bourrasques. Mon bras droit pend avec dans ma main, mon portable qui ne va pas tarder à choir. Je crois que je me suis fait dessus. Pour moi tout est joué, tout est glacialement clair, la nuit vient de commencer...

FIN

Frédéric THOMAS  
Avril 2010.